

Cycle « Alain Cavalier, Ross McElwee, auto-portraits », du 9 janvier au 9 mars 2019 à La Cinémathèque du documentaire à la Bpi

La fabrique des films de Ross McElwee

Quand avez-vous décidé de devenir réalisateur ?

Ma décision de commencer à filmer, de devenir réalisateur, n'est pas venue d'un coup. C'est probablement le cas pour la plupart de ceux qui veulent être cinéastes. Moi, j'ai d'abord envisagé d'être écrivain, puis photographe, et enfin j'ai compris que ce que je voulais réellement, c'était être cinéaste. Au-delà de ça, les premiers films qui m'ont impressionné étaient, bien sûr, des fictions. Comme la plupart des jeunes gens, ce que j'ai regardé lorsque j'ai découvert le cinéma, c'était de la fiction, pas du documentaire. Ensuite, j'ai découvert le documentaire comme une autre possibilité. Je suis donc passé par ces quatre étapes avant de décider ce que je voulais vraiment faire. Mais une fois que j'ai commencé à faire des documentaires, je ne suis jamais retourné en arrière. J'en fais depuis toujours.

Il y a quelques films importants que j'ai vus quand j'étais étudiant. J'ai vu celui de Fred Wiseman, *Titicut Follies*, en cours de psychologie, ce n'était même pas un cours de cinéma mais de psychologie, et puis un autre film, de Richard Leacock, *Primary*, sur la campagne présidentielle américaine de John Kennedy. Les deux films appartiennent au genre du cinéma vérité – *direct cinema* –, ils sont filmés à l'épaule, sans commentaire ou très peu dans le cas de *Primary*. Je n'avais jamais vu de film comme ceux-là avant, parce que la caméra n'était pas stable, il y avait des zooms, ce n'était ni scénarisé, ni lisse, c'était très différent de tout ce que j'avais vu avant, et c'est ce qui est resté longtemps dans mes souvenirs, cette façon de faire des films.

Je dois avancer et dire que les années sont passées, quatre ans se sont écoulés et tout à coup je me suis retrouvé dans un cursus dirigé par Richard Leacock, un cursus de Master en réalisation. Je pense que je m'y suis inscrit entre autres parce que je me souvenais de son travail. Bref, plusieurs choses m'ont donc conduit à vouloir être réalisateur, et depuis que j'ai pris cette décision, je n'ai plus fait que ça.

Filmez-vous au quotidien ?

Est-ce que je filme tous les jours ? Non. Mes films donnent parfois cette impression, et je la laisse subsister parce qu'elle a des implications comiques, mais en réalité je ne filme pas tous les jours. Bien sûr, quand je filmais en 16 mm, c'était impossible. Je filme tout de même plein de séquences que je ne suis pas sûr d'utiliser pour mes films. Des petits moments par-ci par-là. Je pense que c'est une approche que nous avons en commun avec Alain Cavalier. Il se retrouve à filmer des choses dans sa maison que, je suis sûr, il n'imagine pas faire apparaître dans un film. Il réalise des documentaires constitués entièrement de ce genre de scènes. Je ne fais pas cela, mais je filme des scènes simplement parce qu'elles me frappent, et parce que je crois qu'elles pourraient servir, d'une façon ou d'une autre, mais je ne sais pas comment. La plupart de ces plans n'apparaissent pas dans le film une fois fini.

Avez-vous déjà envisagé de réaliser des films de fiction ?

L'idée ne m'a même jamais traversé l'esprit parce que d'une certaine façon, les portraits documentaires que je réalise sont, pour moi, aussi intéressants que ce qu'on peut trouver dans des films de fiction. Où peut-on trouver un personnage comme Charleen dans une fiction ? On ne peut pas. Je crois aussi que lorsqu'on fait un documentaire, et je pense que n'importe quel réalisateur dirait la même chose, ce qu'on cherche est une sorte d'aura de star chez la personne qu'on filme, une photogénie qui va rejaillir sur l'écran. D'une certaine manière, c'est comme quand on réalise un film de fiction parce que certaines personnes ont cette qualité, alors que, sans qu'on sache pourquoi, d'autres ne l'ont pas. Charleen, par exemple, était photogénique. Elle a été la star de plusieurs de mes films, et c'est un personnage complètement réel.

Réalisation : Marion Carrot et James Strowman

Montage : Sophie Francfort

Remerciements à Marion Bonneau et Arnaud Hée

Balises 2019